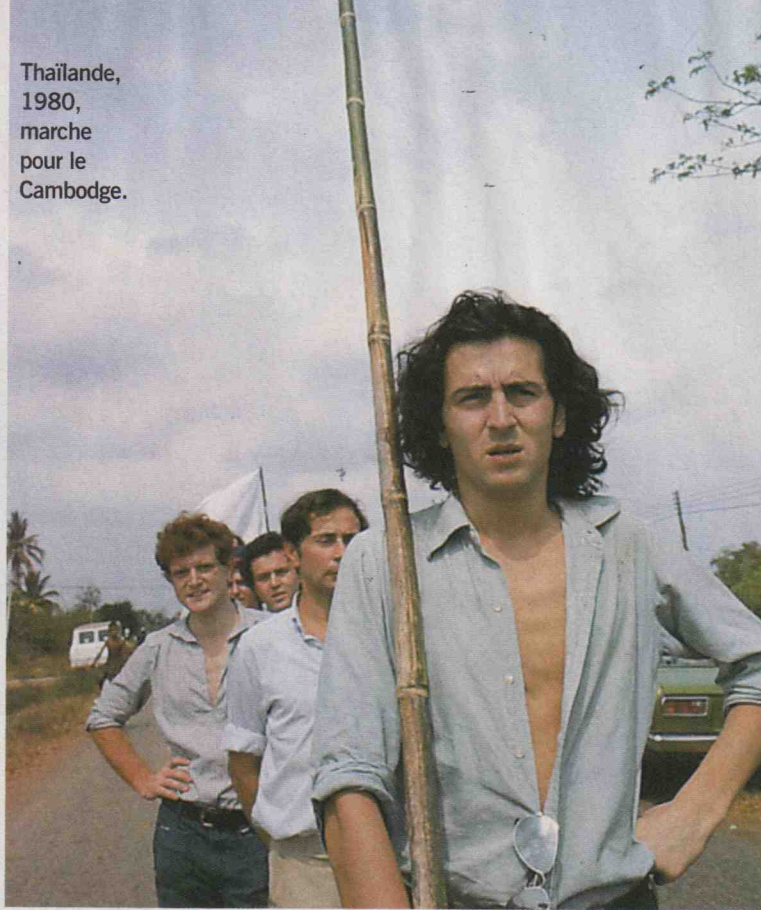


le livre, justement : une réponse à ceux qui imaginaient que, de la khagne de Louis-le-Grand au succès parisien, chaque mot, chaque geste visait à changer de monde. Lévy se retrouve Lévy, de l'autre côté de la Méditerranée, en un lieu où la mer ne compte pas. Et ce n'est même pas un Lévy juif qui parle, un Lévy qui pourrait s'affubler d'on ne sait quelle lignée de docteurs de la foi ! Non ! C'est un Maghrébin. Il envie les jeux des petits Arabes de Tanger, il ne se prend pas pour Bowles, en dépit des références. Par ce livre très écrit, sophistiqué parfois, B.-H.L. se jette en pâture, et montre ce qu'il s'efforce de dissimuler depuis tant d'années. C'est-à-dire un côté ingénu sous le Parisien le plus célèbre, une fragilité inquiète sous l'orateur péremptoire.

On dira, évidemment, qu'il trouve encore le moyen, le culot de parler de lui, de son moi, de chercher à distinguer Lévy de Bernard et plus encore de ce Bernard-Henri, fabriqué autrefois, parce qu'il fréquentait la seule kiné de Paris abonnée à l'hebdomadaire du PSU où un homonyme, un Bernard Lévy, signait, comme lui, un reportage sur le Mexique. Modifier son nom

pour paraître et faire paraître. D'autres l'on fait, et sans remonter à Henri Beyle, ou même, comédie pour comédie, à Jean-Baptiste Poquelin, les vrais états civils sont rares en librairie. Tout le monde ne peut pas s'appeler Joyau comme Sollers. Bernard-Henri Lévy s'est fait un nom, comme l'on dit, et c'est peu dire. Un masque, des masques pour deux comédies contradictoires, celle d'écrire, celle de se montrer. Il est irritant à souhait, le dialogue de B.-H.L. avec Lévy. On veut donc parler du narcissisme de B.-H.L., comme s'il ne s'agissait pas de la chose la mieux partagée du monde, de l'illusion commune, selon Freud. Mais voici que le narcissisme de l'auteur est traité comme un jeu, comme la fable qui porte sa comédie. Et B.-H.L. d'appeler à la rescousse le plus voyant des écrivains d'hier, le plus provoquant et le plus ouvertement mondain, Romain Gary, dont le dernier jeu fut, précisément, celui de deux pseudonymes, de ce second Goncourt décroché par le mystérieux Emile Ajar faussement démasqué par un prête-nom, Paul Paulowitch ! Incorrigible B.-H.L., victime de ses miroirs, revenant à la charge en écrivant encore avec le je, le moi ? Mieux vaut éviter le piège qu'il nous tend ! Car, cette fois, la mise en scène de l'auteur est un leurre. Une porte de sortie offerte

Thaïlande,
1980,
marche
pour le
Cambodge.



« Comédie » est surtout un travail de deuil. Celui d'une génération.

à qui voudrait éviter le livre. Ce n'est pas le portrait du joueur qui importe, Lévy - B.-H.L. sait bien que Sollers n'est pas loin. Il donne les pistes, au passage, pour mieux les brouiller. Le véritable enjeu est ailleurs, au sortir d'une trajectoire singulière, qui aurait pu s'identifier plus aisément à d'autres s'il n'y avait eu, au milieu du vacarme de mai 1968, une femme qu'il fallait mener d'urgence à l'hôpital Cochin et s'il n'y avait eu aussi un dopage miraculeux, toléré en cette course qui ignore les contrôles. La drogue des réussites artificielles, concoctée par un pharmacien complaisant... Bête à concours dopée, débutant pressé, B.-H.L. ne cache rien. Il n'évoque pas un pétard circulant innocemment en quelque soirée d'époque, mais bien une drogue, un mélange d'officine, un carburant pour atteindre, à toute vitesse, les sommets.

La tentation lui vient de jeter la dépouille, le nom de ce personnage fabriqué, de ce produit d'école et de pharmacie, d'en inventer un autre, un Ajar, de devenir, sous un masque, un auteur inconnu. D'autres ont bien signé de vibrantes critiques pour saluer quelque jeune auteur paru dans la Série Noire alors qu'il s'agissait d'eux-mêmes. D'autres qui, peut-être, rougissent leurs boulets au feu. Mais, quoi qu'il adienne, quoi

que l'on fasse, l'enjeu n'est autre que la manière de cacher l'acte d'écrire. La solitude, tout simplement. Vieille histoire que B.-H.L. n'évoque pas, qu'il dissimule parce que c'est là son véritable sujet. Il envisage un instant la situation des écrivains silencieux, vrais et faux ermites, celle des handicapés du micro, des bègues de la NRF. Mais il passe. On ne le croirait pas s'il jurait qu'il rêve d'être méconnu.

Le succès venu si tôt, les années qui défilent, la gloire, le monde et la lumière aveuglante des projecteurs... Mais le succès n'a strictement rien à voir avec la littérature. Les prix, les lauriers et les ventes n'apprennent pas à écrire. Cette drogue consommée à haute dose laisse le même homme devant ses feuilles de papier, avouant qu'il court après sa jeunesse, « sa banale peur de vieillir » quand, déjà, des amis et des maîtres ont disparu en route. Défilent des visages. Suicidés célèbres, comme Guy Debord. Et puis, furtivement, une silhouette, celle d'un jeune philosophe, David Kaisergrüber, dont nous n'aurions jamais imaginé, il y a trente ans, qu'il disparaîtrait en ne laissant point d'œuvre. *Comédie* est aussi, surtout, un travail de deuil. Celui

d'une trajectoire. Bernard-Henri Lévy enterre une époque, celle dont il fut le premier bénéficiaire, celle du règne des médias en littérature. Et il y a cet autre deuil enfoui, omniprésent quand un étrange « vieux maître » ne cesse de croiser son chemin. On pense à quelques pages surprenantes d'Edgar Morin lorsque, âgé de 63 ans, il s'avouait totalement désarçonné par la mort de son père. Cette façon d'être nu, non plus col ouvert ou torse nu sur une photo de magazine, mais dépouillé des mille protections du succès et, au sens le plus cru du terme, orphelin du seul regard qui protège vraiment, celui du père.

Bernard-Henri Lévy aura écrit quelques livres d'époque. Avec *Comédie* il signe le livre d'un âge. Il ne le classe pas. Ce n'est pas *Comédie* « roman » ou « essai », ou même « journal ». Cela n'a plus d'importance : l'auteur est parti ailleurs, lui qui s'est tant classé, hissé aux premières places, comme s'il n'avait jamais cessé de préparer le concours de l'Ecole normale supérieure. Il se situe, cette fois, totalement hors jeu, ou plutôt dans un nouveau jeu où chaque livre est écrit comme si ce devait être le dernier.

GUY KONOPNICKI

■ *Comédie de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 275 p., 115 F.*